

Méditation du 3 mars 2020
Les tentations du Christ au Désert (Mt 4, 1-11)

Perrin Lefebvre

En ce temps-là, Jésus fut conduit au désert par l'Esprit pour être tenté par le diable. Après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim. Le tentateur s'approcha et lui dit : « Si tu es Fils de Dieu, ordonne que ces pierres deviennent des pains. » Mais Jésus répondit : « Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. »

Alors le diable l'emmène à la Ville sainte, le place au sommet du Temple et lui dit : « Si tu es Fils de Dieu, jette-toi en bas ; car il est écrit : Il donnera pour toi des ordres à ses anges, et : Ils te porteront sur leurs mains, de peur que ton pied ne heurte une pierre. » Jésus lui déclara : « Il est encore écrit : Tu ne mettras pas à l'épreuve le Seigneur ton Dieu. »

Le diable l'emmène encore sur une très haute montagne et lui montre tous les royaumes du monde et leur gloire. Il lui dit : « Tout cela, je te le donnerai, si, tombant à mes pieds, tu te prosternes devant moi. » Alors, Jésus lui dit : « Arrière, Satan ! car il est écrit : C'est le Seigneur ton Dieu que tu adoreras, à lui seul tu rendras un culte. » Alors le diable le quitte. Et voici que des anges s'approchèrent, et ils le servaient. (Mt 4, 1-11)

*Pour que l'homme soit un fils à son image,
Dieu l'a travaillé au souffle de l'Esprit,
Lorsque nous n'avions ni forme, ni visage,
Son amour nous voyait libres comme lui.*

(Didier Rimaud, Jacques Berthier)

Il y a à Rome, dans l'Église du Gesù, une petite chapelle latérale du type de celles qu'on trouve à St Ignace, qui représente la vie publique du Christ.

Par un raccourci génial, le peintre a représenté au plafond le Père dans sa gloire. Et sur les deux murs latéraux, à gauche le baptême, et à droite la Transfiguration.

C'est-à-dire les deux moments, dans la vie du Christ, où se fait entendre la voix du Père : « celui-ci est mon Fils bien aimé. »

Entre ces deux sommets se découle la première partie de la vie publique du Christ. Et il est frappant de voir comme chacun de ces sommets est lié à la tentation. Le baptême est aussitôt suivi des tentations au désert. La transfiguration est précédée de celle que Pierre fait subir à Jésus. Pierre qui vient de reconnaître en Jésus le Fils de Dieu... mais qui aussitôt après recule devant la perspective de la passion. Au point de s'attirer la réponse de Jésus : « Passe derrière moi, Satan ! Tu es pour moi une occasion de chute : tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes. »

Manière de dire que toute la vie du Christ, entre ces sommets que sont le baptême et la transfiguration, est placée sous le signe de la tentation. Dans toutes ses actions, dans toutes ses

paroles, il a à combattre la tentation. Les trois tentations aux désert nous en livrent comme le résumé, mais aussi l'enjeu : que veut dire être « Fils de Dieu ».

Manière aussi de dire que ces sommets ne naissent pas de rien. Qu'entre le baptême et la transfiguration, et plus profondément encore de la marche vers la passion à la Résurrection, il y a toute la fidélité ordinaire, coûteuse, toujours à reprendre, à ce que veut dire être « Fils de Dieu ». Et que c'est cette fidélité qui permet aussi au don de Dieu de nous rejoindre.

Manière enfin de dire que tout notre combat spirituel, dont les tentations du Christ sont aussi le signe, se situe entre ces deux sommets. Le sommet d'un don de Dieu déjà reçu, d'une promesse entendue. Et le sommet à venir, espéré parfois comme l'oasis au milieu du désert, parfois aperçu, parfois perdu de vue... sommet que Dieu seul peut donner, mais qui oriente notre fidélité, dans cette lutte quotidienne où s'ouvre l'espace pour le don de Dieu.

Et nous pouvons, alors que nous entrons dans ce temps du carême, faire mémoire de ces dons reçus sur le chemin, et peut-être des fidélités qui les ont préparés.

*Pour que l'homme soit un fils à son image,
Dieu l'a travaillé au souffle de l'Esprit,
Lorsque nous n'avions ni forme, ni visage,
Son amour nous voyait libres comme lui.*

C'est donc d'être Fils qu'il s'agit, pour Jésus, comme pour nous. Et la mémoire biblique vient ici apporter une belle lumière. Nous avons peut-être l'habitude, à regarder Jésus, de penser le Fils, la Fille, au singulier. « Je suis fils de Dieu ».

Pourtant, le chemin que parcourt Jésus est aussi celui qu'avant lui, Dieu a fait parcourir à son « Fils », Israël, après l'avoir tiré d'Égypte. Le peuple qui a faim et crie contre Dieu ; le peuple qui a besoin de voir et se construit un veau d'or ; le peuple qui veut prendre possession de la Terre par ses propres moyens. Il y a tout cela derrière ce séjour de Jésus poussé par l'Esprit au désert.

Retenons dès maintenant, que les tentations jouent au moins à deux échelles. Le niveau individuel ; et le niveau du collectif, d'une humanité, d'une Église, qui elles aussi ont à devenir pleinement filles de Dieu. Nous essayerons à chaque fois, de prêter l'oreille à ces deux échelles.

Que veut dire alors être Fils de Dieu ? La première chose peut-être à entendre de ce texte est qu'il ne s'agit pas d'abord de faire ou de ne pas faire quelque chose. Jésus qui refuse de transformer les pierres en pains sera celui qui multipliera les pains. Jésus qui refuse de se livrer à une démonstration miraculeuse, accomplira miracles et résurrections. Jésus qui refuse les Royaumes du monde, recevra de son Père « tout pouvoir sur la terre et au ciel ».

C'est donc qu'être Fils se joue à un autre niveau. Dans la manière, dans l'esprit qui porte les actes, au moins autant que dans les actes eux-mêmes.

Il est même bien possible que ce soit là la grande tactique du tentateur, depuis le temps de la Genèse : de déplacer le regard vers les choses. D'être complice de notre désir de tracer une ligne du permis et du défendu, qui nous permette de fuir le regard de Dieu dès que cela nous convient. Seul croira qu'il y a dans cet appel à l'esprit une forme de facilité, celui qui n'a pas senti à quelle profondeur nous appelait de vivre sous ce regard ; qui n'a jamais reculé devant cette profondeur ; et qui n'a pas tremblé en

entendant, avec Thérèse d'Avila, cette phrase de son Seigneur : « Sais-tu ce que c'est que m'aimer vraiment ? C'est comprendre que tout ce qui ne m'est pas agréable est mensonge. »¹

C'est à cette profondeur que nous sommes convoqués, avec le Christ, en ce temps de carême.

Une chose encore, avant d'entrer plus précisément dans chaque tentation. Il n'est pas anodin que la vie publique du Christ s'ouvre sur trois « non ». Que sa première fidélité se dise par trois refus d'un mensonge. Il n'est pas anodin nous plus que ces trois « non » soient aussi trois appels à la parole de Dieu. Qu'avant de parler, Jésus n'ait eu comme mots que cette Parole de Dieu transmise par la Bible.

De nouveau, nous voici devant la ruse du tentateur : celle de vouloir nous enfermer devant l'alternative. « Tu as faim : que feras-tu d'autre si tu ne veux pas user de ta puissance ? » ; « Tu veux être reconnu par Israël : comment feras-tu sans accomplir un prodige ? »

Il nous est difficile, dans de telles situations, de répondre « je ne sais pas ». D'entendre ce qui sonne faux, sans entendre la note juste... et de refuser pourtant de jouer, même un peu, la musique du mensonge.

Et pourtant, de tels « non » sont autant d'actes de foi que Dieu est vrai et ne ment pas. Et ce sont eux qui préparent les grands « oui » sur lesquels peuvent se fonder une vie. Ce sont eux, dès la fin de notre récit, qui préparent cette venue des anges qui servent Jésus... alors qu'ils semblaient bien lointains aux heures de la tentation et du choix.

Je pense à cette scène du film *Des hommes et des Dieux*, et au chef de la milice terroriste qui affirme, fusil à la main, au Père abbé : « Tu n'as pas le choix ». Et à la réponse de Christian de Chergé, aussi directe, aussi simple que celles du Christ : « Si, j'ai le choix ». Dès ce moment, l'esprit du mensonge est déjà vaincu. Car l'espace est ouvert, que le tentateur voulait refermer.

Il ne s'agit évidemment pas de nous replier dans une sorte d'immobilisme. D'une certaine manière, nous avançons toujours, chacun à sa mesure, dans un certain brouillard. Mais le brouillard est une chose, le mensonge en est une autre, très différente... La ruse du tentateur consiste souvent à vouloir fuir le brouillard, à nous suggérer de faux raccourcis. Au contraire, la foi est de croire que le refus du mensonge est toujours le début d'un chemin, où, peu à peu, le brouillard devient plus léger.

Nous pouvons faire mémoire de ces « non » que nous avons dits, parce que nous sentions qu'un mensonge s'y cachait, alors même que nous ne voyions pas bien quel chemin pouvait bien naître à leur suite... et faire mémoire de ce qui à travers eux, y compris peut-être dans les souffrances, s'est révélé porteur de vie.

Pour que l'homme soit un fils à son image,
Dieu l'a travaillé au souffle de l'Esprit,
Lorsque nous n'avions ni forme, ni visage,
Son amour nous voyait libres comme lui.

Après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim. Le tentateur s'approcha et lui dit : « Si tu es Fils de Dieu, ordonne que ces pierres deviennent des pains. » Mais Jésus répondit : « Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » (Mt 4, 2-4)

¹ Livre de la vie, XL.

Que veut dire être Fils de Dieu ?

Chacun, en priant ce récit des trois tentations, entendra des choses différentes. Pour ma part, je peux seulement faire entendre, pour chacune d'elle, comment elle vient me rejoindre.

De la question du Diable, me marque sa logique : « si tu es le Fils de Dieu ». La manière de conserver le titre, mais de le détacher de ce qui lui donne son sens, de la relation à Dieu. De faire de Dieu celui dont on parle, mais plus celui avec qui l'on parle.

Et m'impressionne comme la réponse de Jésus touche au cœur : au moment de prendre ma décision, est-ce que je suis devant le Dieu dont la parole me fait vivre, ou bien suis-je sorti de cette relation ?

Je me rappelle les mots d'un compagnon jésuite plus grand en âge et en sagesse : il ne s'agit pas d'un soupçon sur les choses ; mais il s'agit de refuser ce qui me rend muet face à Dieu, ce qui m'enferme dans une possession immédiate.

Avec une question, pour guider ma route : « l'usage que je fais des choses me laisse-t-il interlocuteur de Dieu ? ». (Court silence) « l'usage que je fais des choses me laisse-t-il interlocuteur de Dieu ? » Question qui appelle sans cesse à prendre position, et, si la réponse est négative, à avoir la simplicité de se dégager de ce qui fait obstacle.

Mais que veut dire être Fils de Dieu comme peuple, comme Eglise, comme humanité ? La réponse est plus difficile, et la manière de nous situer parfois moins immédiate. Et pourtant nous savons bien qu'un autre combat décisif se joue là. Et que l'inversion que le tentateur suggère au Christ est peut-être plus puissante encore dans l'ordre économique que dans l'ordre individuel.

Que la manière dont nous produisons, dont nous consommons, ne soit pas neutre ; que beaucoup d'injustice, de violence, de toutes sortes s'y jouent, tant de choses viennent nous le rappeler. Et pourtant, force est d'avouer que bien souvent, nous nous en accommodons sans trop de souci.

Le récit des tentations ne nous dit pas quoi faire... et bien malin qui prétendrait répondre pour les autres. Mais il nous met en garde. Peut-être nous invite-t-il aussi à poser de ces « non » humains, à l'horizon inconnu, mais qui peuvent ouvrir l'espace aux « oui » de Dieu. C'est-à-dire, au milieu même des contradictions que nous sentons, à ne jamais pactiser avec le mensonge. A ne pas fermer les yeux, à ne pas nous accommoder d'une injustice, sous prétexte que nous ne savons pas bien comment nous comporter et comment y mettre fin.

Il ne s'agit finalement de rien d'autre, que de l'invitation à vivre avant tout de la Parole de Dieu... à chacun, à chacune, d'entendre pour soi la forme de cette invitation,

Alors le diable l'emmène à la Ville sainte, le place au sommet du Temple et lui dit : « Si tu es Fils de Dieu, jette-toi en bas ; car il est écrit : Il donnera pour toi des ordres à ses anges, et : Ils te porteront sur leurs mains, de peur que ton pied ne heurte une pierre. » Jésus lui déclara : « Il est encore écrit : Tu ne mettras pas à l'épreuve le Seigneur ton Dieu. (Mt 4, 5-7)

Combien de fois enrôlons-nous Dieu dans des missions que nous avons choisies ? Combien de fois ne me dis-je pas que je dois m'imposer, que je dois réfuter l'autre, que je dois apparaître sous mon meilleur jour, pour qu'à travers moi, Dieu soit rendu visible ?

C'est ainsi que j'entre doucement dans le jeu de la violence, physique ou intellectuelle, ou dans le jeu de la séduction. Et que bien vite je fais servir l'Écriture à mon jeu... mais c'est alors une écriture comme

morte, qui ne guide plus et ne nourrit plus. Et c'est ainsi que bien vite, je peux aussi voir s'introduire le trouble et la crispation intérieure qui accompagnent ces projets nés sans Dieu.

Je pense à cette scène terrible du fils *Les innocentes*, où l'on voit la mère abbesse murée dans son choix meurtrier, sans issue, et qui prie Dieu à genoux : « Donnez-moi le courage de continuer dans la voie que j'ai choisie ». Et à l'inverse, à cette phrase de Sainte Mariam Baouardy : « Quiconque cherchera à donner la lumière à ce dont il n'est pas chargé n'aura que ténèbres et angoisses. »

Je pense aussi à notre Eglise, où la même tentation peut jouer de façon souvent plus subtile. Quelqu'un me racontait il y a quelque temps, une discussion sur l'évangélisation dans sa paroisse, dont la conclusion était : « essayons tout, dans toutes les directions, et voyons ce qui marche ». C'est en apparence le contraire d'un passage en force... et pourtant, quel critère alors pour s'orienter, pour sentir ce qui est juste, autre que le succès, dont on sait combien il peut égarer ? Il est bien des manières de se jeter dans le vide, et de sommer Dieu de venir ensuite nous guider...

Là encore, quels « non », intérieurs et extérieurs, sont-ils à dire, et dans quelle patience, pour que le « oui » de Dieu puisse trouver sa place dans nos vies et dans le monde ? En sachant que ce qui nous est promis, au terme du chemin, c'est cette simplicité, cette marche d'autant plus assurée qu'elle s'appuie sur un autre. Cette marche qui est déjà celle du Christ.

Le diable l'emmène encore sur une très haute montagne et lui montre tous les royaumes du monde et leur gloire. Il lui dit : « Tout cela, je te le donnerai, si, tombant à mes pieds, tu te prosternes devant moi. » Alors, Jésus lui dit : « Arrière, Satan ! car il est écrit : C'est le Seigneur ton Dieu que tu adoreras, à lui seul tu rendras un culte. » (Mt 4, 8-10)

Et voici la dernière tentation, celle que Matthieu place à la fin. La tentation de la puissance. La fascination pour des formes de grandeur qui ne sont pas celles de l'évangile. Et qui conduisent, plus ou moins consciemment, à se prosterner devant Satan, devant ses pompes et ses fastes, devant tout ce qui fait en nous vibrer cette corde que fascine la force, le pouvoir, la puissance...

Chacun a les siennes. Pour l'un ce sera le pouvoir politique ; pour l'autre, une reconnaissance sociale ; pour l'autre la puissance que donne l'argent ; pour l'autre l'aura intellectuelle... Je me souviens pour ma part, alors étudiant, avoir prié ce texte en me pensant assez libre de ce côté, avant de m'apercevoir que j'avais seulement remplacé dans mon esprit les royaumes que le Diable montre au Christ, par les chaires du Collège de France et les grandeurs académiques.

Et combien, qui semblent avoir pour eux-mêmes renoncé à ce piège, l'ont en fait seulement transféré vers d'autres lieux. Fascination pour la taille et la puissance de son ordre religieux, pour la richesse de son institution, pour la puissance et le rayonnement de son pays. Fascination aussi pour les « titres » de noblesse de toute sorte, que notre système éducatif français contribue puissamment à nourrir.

Combien de chemin à la suite du Christ, retenus par ces attaches et ces grandeurs sans l'évangile ?

Il est bien possible que l'obstacle le plus puissant, et le plus souterrain aussi, à la croissance du Royaume de Dieu soit à chercher ici : dans tous ces lieux, où vibre en nous cette fascination pour la fausse grandeur, cette forme d'exaltation ou d'assurance qui ne viennent pas de Dieu. Jusqu'à faire parfois de la Croix l'étendard rêvé d'une armée victorieuse marchant au son des tambours.

Je pense à ces lignes qu'écrivait la philosophe Simone Weil, depuis Londres, en pleine seconde guerre mondiale :

« Quatre obstacles surtout nous séparent d'une forme de civilisation susceptible de valoir quelque chose. Notre conception fautive de la grandeur ; la dégradation du sentiment de la justice ; notre idolâtrie de l'argent ; et l'absence en nous d'inspiration religieuse. (...) »

Notre conception de la grandeur est la tare la plus grave et celle dont nous avons le moins conscience comme d'une tare. Du moins comme une tare chez nous : chez nos ennemis elle nous choque, mais, malgré l'avertissement contenu dans la parole du Christ sur la paille et la poutre, nous ne songeons pas à la reconnaître comme nôtre. (...) »²

Et peut-être pouvons-nous faire nôtre le remède qu'elle propose :

« Il serait simple de faire avec soi-même le pacte de n'admirer dans l'histoire que les actions et les vies au travers desquelles rayonne l'esprit de vérité, de justice et d'amour. »³

Traduction concrète, dans la manière de regarder le monde, de cette réponse du Christ qui dégage à nouveau l'horizon : « C'est le Seigneur ton Dieu que tu adoreras, à lui seul tu rendras un culte. »

Là encore, il ne s'agit, par le « non » donné aux mensonges rassurants, que de dégager l'espace pour que puisse se faire entendre le « oui » de Dieu, et la vraie vie.

1. Pour que l'homme soit un fils à son image,
Dieu l'a travaillé au souffle de l'Esprit,
Lorsque nous n'avions ni forme, ni visage,
Son amour nous voyait libres comme lui. *(bis)*
2. Nous tenions de Dieu la grâce de la vie,
Nous l'avons tenue captive du péché,
Haine et mort se sont liguées pour l'injustice,
Et la loi de tout amour fut délaissée. *(bis)*
3. Quand ce fut le jour et l'heure favorable,
Dieu nous a donné Jésus le bien aimé,
L'arbre de la Croix indique le passage,
Vers un monde où toute chose est consacrée. *(bis)*
4. Qui prendra la route vers ces grands espaces ?
Qui prendra Jésus pour Maître et pour Ami,
L'humble serviteur a la plus belle place,
Servir Dieu rend l'Homme libre comme lui. *(bis)*

(Didier Rimaud, Jacques Berthier)

Et puis, pour finir, nous pourrions ajouter ce qui est souvent pour nous la quatrième tentation : celle de l'abandon, celle du découragement, lorsque dans cette lutte pour ne pas trahir en nous l'image de

² S. WEIL, *L'enracinement*, 1949, p.277.

³ *Ibid.* p.288.

Dieu, nous nous laissons prendre au jeu du mensonge. La tentation d'Adam : « j'ai eu peur et je me suis caché ».

Tentation derrière laquelle se fait entendre la même voix qui murmure derrière les trois premières : Dieu n'est pas tout à fait bon. Ou alors il a une arrière-pensée. En tout cas, on ne peut pas tout à fait compter sur lui.

Mais la bonne nouvelle, celle du Christ au désert, qui éclatera au matin de Pâques, c'est au contraire que le Oui de Dieu est sans faille. Si l'Esprit pousse le Christ au désert pour qu'il affronte Satan et en sorte vainqueur, c'est pour que nous puissions appuyer sur son « oui » tous nos « oui » si vite repris.

Voilà la route que l'Eglise nous invite à prendre. Une route de quarante jours pour dégager un peu plus, en nous et dans le monde, l'espace que Dieu pourra habiter. Une route surtout sur laquelle nous nous engageons comme fils de Dieu, comme filles de Dieu, qui peuvent dire ensemble :

« Notre Père... »